

associés au sang, à la fois matériel et métaphorique, redouté et valorisé, et toujours étroitement inscrit dans une dialectique constante entre nature et culture puisque « c'est un sang culturellement défini et construit, chargé d'une puissance symbolique sans cesse réactualisée qui, dans le même temps, « naturalise » les normes et pratiques sociales et donne au monde un sens inscrit dans des évidences naturelles » (p. 275). L'ensemble de ces communications forme ainsi un beau volume, solidement construit et articulé, au-delà de l'apparente hétérogénéité qu'aurait pu laisser craindre la diversité des cas traités. On peut seulement regretter l'absence de la contribution de Nicolas Garnier et Dominique Frère qui avaient exposé, lors du colloque, l'apport de la biochimie pour l'identification des traces de sang en contexte archéologique, ce qui aurait donné une plus grande place à la réflexion sur les données archéologiques, peu sollicitées dans ce volume. Il y aura sans doute là matière à de nouveaux travaux qui viendront opportunément compléter ce premier opus brillamment fondé sur les sources écrites, iconographiques et épigraphiques. Reine-Marie BÉRARD

Katharina WALDNER, Richard GORDON, Wolfgang SPICKERMANN (Ed.), *Burial Rituals, Ideas of Afterlife, and the Individual in the Hellenistic World and the Roman Empire*. Stuttgart, Steiner, 2016. 1 vol, 264 p, ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 57). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-11546-9.

Cet ouvrage rassemble les actes d'un colloque qui s'est tenu à l'Université d'Erfurt en septembre 2012. Contre la tendance récente à se concentrer sur les aspects publics et civiques de la religion antique, l'objectif affiché de ces rencontres était de stimuler la réflexion sur les « petits arrangements » et autres « bricolages » religieux relevant de l'adoption et de l'adaptation individuelle des grands courants religieux de la Méditerranée hellénistique et romaine dans les pratiques et les croyances relatives à la mort et à l'au-delà. Il rassemble onze contributions en anglais et en allemand, réparties en trois sections thématiques. La première, intitulée « From Homer to Lucian – Poetics of the Afterlife » s'intéresse aux sources littéraires comme reflets mais aussi possibles sources d'inspiration de l'évolution des conceptions de l'au-delà dans le monde grec. La seconde, intitulée « Individual Elaborations in the Roman Empire », met en évidence l'immense variété des conceptions et des pratiques de la mort mises en œuvre dans le monde romain en fonction du statut social et de l'origine géographique du défunt. La dernière partie, intitulée « Making a Difference: Groups and their Claims », présente trois études de cas renvoyant à des groupes religieux spécifiques dans l'Empire romain. Une des principales tendances mise en évidence par les deux premières parties de l'ouvrage est celle d'une évolution chronologique des conceptions de l'au-delà, depuis une image de l'Hadès comme un lieu radicalement « autre », où les âmes des défunts constituent une masse indistincte et privée de réalité physique (conception qui prévaut au début de l'époque archaïque dans le monde grec, comme le montre K. Matijević à partir de l'étude des textes homériques), vers un au-delà aux frontières plus perméables, où chaque défunt garde son identité individuelle, incarnée par des références fréquentes au corps et à ses besoins. C'est ce dont témoignent les inscriptions figurant sur les feuilles d'or orphiques de la fin de l'époque classique étudiées par J. N. Bremmer. L'auteur y décèle la triple influence

d'un héritage indo-européen, de récits égyptiens et d'un emprunt aux mystères d'Éleusis, à l'origine d'un bricolage eschatologique audacieux qui serait apparu selon lui dans le monde grec occidental – où la religion civique était moins prégnante. On retrouve une conception voisine, rejetant l'anonymat de l'Hadès pour un devenir plus individualisé des défunts, dans les cultes isiaques étudiés par V. Gasparini. Il souligne que cette conception de l'au-delà, inspirée d'une tradition égyptienne plus ou moins bien maîtrisée par les fidèles, connaissait de nombreuses variations individuelles. Complétant cette réflexion sur l'influence égyptienne sur la religion gréco-romaine, M. A. Stadler montre comment l'au-delà en Égypte ptolémaïque et romaine revêtait non pas une mais trois formes, correspondant aux devenirs possibles et simultanés des différents éléments qui constituent l'individu et qui se séparent à sa mort. C'est dans cette multiplicité des formes de continuité individuelle après la mort qu'il voit un des principaux attraits de la religion égyptienne pour les non-Égyptiens. Se dessine ainsi progressivement une conception plus positive de l'au-delà. À travers l'étude d'inscriptions funéraires poétiques du I^{er} au III^e siècle de notre ère, M. Obyrk met en évidence la tendance qui consiste à décrire l'inconnu de l'autre monde par des tournures négatives, l'au-delà apparaissant comme l'endroit où n'ont pas cours toutes les contraintes et les vicissitudes du monde des vivants. Le devenir du défunt après la mort est parfois idéalisé, comme le montre V. Rosenberger à partir de l'étude d'un petit corpus d'inscriptions funéraires romaines du I^{er} et II^e siècles de notre ère dans lesquelles les défuntes (ce sont toujours des femmes), souvent des affranchies, sont désignées comme des déesses. Il propose d'interpréter ces inscriptions comme une forme individuelle d'apothéose copiée sur le modèle de l'apothéose impériale, mais dont l'application était limitée au cercle familial. Cette tendance à « l'apothéose pour tous » est un des aspects de l'évolution des pratiques funéraires durement critiqués par Lucien de Samosate, dont les écrits sur le deuil sont analysés par W. Spickermann. L'auteur montre comment la diatribe développée par Lucien est en fait assez proche des critiques formulées par les auteurs chrétiens contemporains, raillant notamment l'aspect très incorporé des âmes dans l'Hadès, où on peut reconnaître Socrate à sa calvitie ! La dernière partie présente enfin trois études de cas liées à la dialectique mise en œuvre entre la préservation de l'identité individuelle des défunts et la revendication d'appartenance collective dans certains groupes religieux spécifiques. C. D. Bergmann analyse d'abord la description du repas qui attend les fidèles dans l'autre monde dans les récits apocalyptiques juifs du I^{er} siècle ap. J.-C, époque troublée de la seconde destruction du temple de Jérusalem qui voit le judaïsme menacé. Elle montre comment la nourriture devient un médium de la construction identitaire, affirmant la perpétuation du corps physique et de l'identité individuelle des défunts dans l'au-delà, tout en donnant un sentiment d'appartenance à la communauté par la commensalité devenue un moyen d'exprimer sa foi. Se penchant sur la célèbre épitaphe d'Abercius, A. Merkt fait quant à lui apparaître plusieurs caractéristiques des conceptions funéraires chrétiennes de la fin du II^e siècle : l'effacement des références à la famille au profit de la communauté religieuse, le déplacement de la responsabilité collective vers la responsabilité individuelle dans l'attente du jugement dernier et l'insistance sur la commensalité comme un élément fort de définition de l'identité. Dans la dernière communication enfin, R. Gordon déconstruit l'image du mithraïsme comme un système religieux cohérent et unifié à travers tout l'empire romain ; il

affirme notamment qu'il n'existait pas de doctrine spécifique concernant l'au-delà, dont l'appréhension était laissée à l'appréciation de chaque fidèle dans le culte de Mithra. Il faut enfin signaler l'article de C. Höpken qui se singularise comme la seule intervention fondée principalement sur des données archéologiques. L'auteur présente la nécropole de St. Gereon à Cologne, qui semble avoir été réservée, au I^{er} siècle ap. J.-C., aux défunts morts précocement ou de mort violente – une « mauvaise mort » qui a entraîné la mise en œuvre de pratiques spécifiques, sans doute liées à la crainte d'un possible retour des défunts courroucés dans le monde des vivants. Les données archéologiques apportent ici un éclairage particulièrement intéressant sur les pratiques funéraires effectivement mises en œuvre dans la société, et on ne peut que regretter que cette intervention reste isolée par rapport au reste des articles, principalement fondés sur des sources écrites et tournés vers les idées et les croyances. La seconde critique que l'on pourrait formuler, anticipée par les éditeurs dans l'introduction, est celle d'une très grande dispersion des cas présentés, donnant parfois une impression d'essaimage dont les apports sont difficiles à synthétiser. Un tel défaut paraît cependant difficilement évitable dans un ouvrage dont l'ambition était précisément d'aborder les innombrables possibilités de variations individuelles dans les pratiques et les croyances funéraires. Cette dispersion aurait sans doute pu être minimisée en imposant des bornes géographiques ou culturelles plus restreintes – en choisissant par exemple de se concentrer exclusivement sur la religion grecque ou romaine, sur les cultes à mystères ou l'émergence des religions monothéistes, ou encore en rajoutant une brève conclusion générale qui fait ici défaut. Mais l'ouvrage y aurait certainement perdu une part de sa richesse et force est de constater que la très grande qualité des interventions proposées, dans leur variété même, résonne comme une invitation au lecteur à sortir des sentiers trop souvent cloisonnés de l'histoire de l'Antiquité.

Reine-Marie BÉRARD

Arianna ESPOSITO (Ed.), avec la collaboration d'Elisabeth RABEISEN et de Stefan WIRTH, *Autour du « banquet ». Modèles de consommation et usages sociaux*. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2015. 1 vol. broché 15 x 23 cm, 443 p., ill. n./b. & coul., cartes, plans, graph., tabl. Prix : 40 €. ISBN 978-2-36441-112-8.

Cet ouvrage présente les résultats du programme de recherche PARI-FABER « La pratique du banquet et des repas communautaires en Gaule et en Italie (fin de l'âge du Bronze – époque augustéenne) » mené à l'Université de Bourgogne entre 2010 et 2013 sous la forme de trois ateliers. Il se compose d'une courte préface rédigée par A.-M. Adam, suivie de vingt-six contributions autour du thème de la commensalité antique, dont une en anglais et six en italien, qui constituent le cœur de l'ouvrage. Chacune est précédée par un bref résumé en français et en anglais, et suivie d'une bibliographie. Dans un chapitre introductif, A. Esposito revient sur les définitions du banquet grec, en particulier sur la distinction souvent négligée entre le *symposion*, qui correspond uniquement à la prise de boissons en commun, et le *deipnon* qui comprend la consommation de nourriture. Elle expose ensuite les problématiques développées dans le volume : approche comparative entre les différentes aires culturelles abordées – qui partent du monde grec pour s'étendre vers l'Italie, le monde celtique, la pénin-